

L'administration municipale montréalaise et l'Art Déco, 1929-1939

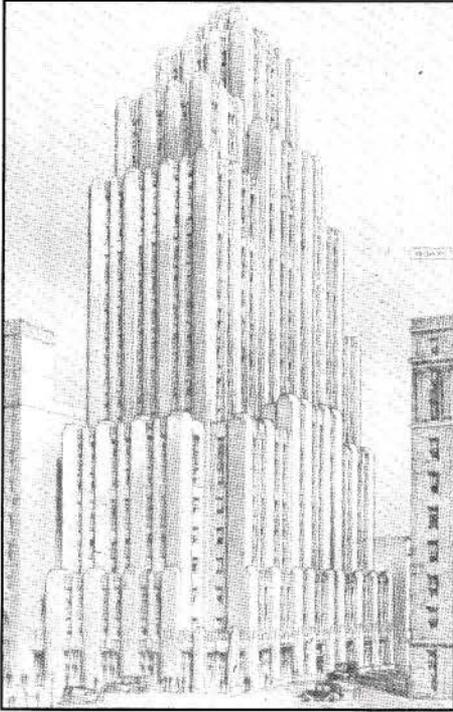


Figure 1. Édifice Aldred, Montréal, Barott & Blackader, architectes, 1929. (*Royal Architectural Institute of Canada Journal* 7, n° 3, mars 1930, p. i)

La période des années trente demeure à ce jour un épisode peu exploré de l'histoire de Montréal. En général, l'histoire de l'architecture a, dans le passé, ignoré cette décennie et pour cause. Le secteur de la construction étant constamment redevable de l'état de santé de l'économie, les années trente sont témoin d'un important ralentissement de la création architecturale tant dans les milieux privés montréalais que pour l'ensemble des grandes villes occidentales. Rares sont les projets qui ont vu le jour au cours des années de la Dépression économique si ce n'est que ceux dont la construction a été amorcée au cours des dernières années de la décennie précédente. Toutefois, la situation est particulièrement difficile à Montréal. Les difficultés encourues par la ville en cette période de crise sont largement tributaires de ses activités économiques :

Montréal, à cause de sa position stratégique dans l'économie canadienne, est durement touchée; autant elle a bénéficié de la prospérité des années 1920, autant elle connaît plus que toute autre grande ville canadienne les problèmes de la crise¹.

En dépit de ceci, les années trente sont témoin d'une importante activité de construction au sein du milieu municipal montréalais. Un grand nombre de bâtiments ont vu le jour dans le cadre des travaux organisés pour contrer le chômage par l'administration municipale de Montréal qui mène une lutte d'arrache-pied contre la pauvreté, conséquence première de la rareté du travail. L'initiative de Montréal s'inspire du modèle américain : les États-Unis, sous la présidence de Herbert Hoover, ont déjà entrepris de tels travaux². Aux prises avec une conjoncture économique semblable, voir même pire, la réaction de J. Edgar Hoover est de mettre sur pied dès la fin de l'année 1929 un ensemble de mesures visant à stimuler l'économie et ce, particulièrement au sein du secteur industriel. À Montréal, les programmes de chômage, organisés conjointement avec Québec et Ottawa entre 1930 et 1934, permettent la construction de plus de 65 bâtiments municipaux. De pair avec les travaux de réfection et d'agrandissement du réseau de rues, la construction de ces bâtiments demeure la seule activité de construction continue pendant les premières années de la crise.

D'autre part, en dépit de la crise économique, les années trente marquent aussi le début de l'organisation officielle municipale en matière d'urbanisme. L'explosion économique, démographique et territoriale dont Montréal est témoin depuis la fin du XIX^e siècle modifie à tout jamais le portrait de la ville. Le passage du petit village fortifié à la grande métropole s'effectue à Montréal avec une rapidité phénoménale qui n'est pas sans laisser de traces sur l'environnement urbain. Destiné à perpétuer son rôle de première ville du Canada, le Montréal des premières décennies du vingtième siècle est toutefois aux prises avec de nouvelles préoccupations concernant son développement physique, problèmes qui s'imposent progressivement au fil de la croissance de la ville. Tant sur le plan de l'hygiène, de la pollution que sur celui de la circulation, les villes en général souffrent du manque de planification de leur environnement. On assiste dès ce moment aux premiers balbutiements de la pratique de l'urbanisme au Canada avec la création de la *Town Planning Institute of Canada* qui voit le jour en 1919³.

1 René Durocher, Paul-André Linteau, et al., *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal, « Compact », 1989, volume 2, p. 80.

2 Robert Sobel, *Herbert Hoover at the Onset of the Great Depression, 1929-1930*, « The American Alternative Series », New-York, J.B. Lipincott, 1975.

3 Harold Kalman, *A History of Canadian Architecture*, Toronto, Oxford University Press, 1994, p. 659.

p a r C l a u d i n e D é o m



Figure 2. Restaurant du magasin Eaton, Montréal, Jacques Carlu, architecte, 1930-1931. (*Architectural Record* 69, no. 6, juin 1931)

La Ville de Montréal, sous l'influence du mouvement *City Beautiful*⁴, procède à une série de travaux dits « d'améliorations civiques », lesquels travaux s'organisent graduellement dès la fin des années dix. Des sommes importantes sont alors investies dans la construction d'égouts et de conduits d'aqueduc ainsi que dans l'ouverture et le pavage de certaines artères de circulation. Par le biais de ces travaux, l'administration municipale tente de prendre d'assaut les différents maux qui règnent sur Montréal depuis fort longtemps. L'utilisation de technologies plus modernes permettent à la ville de se doter d'infrastructures plus récentes et plus efficaces qui assurent non seulement une plus grande desserte en service, mais aussi l'accès à des conditions minimales d'hygiène dans certains quartiers moins favorisés. À l'aube de la grande crise, Montréal est toutefois loin d'avoir solutionné la totalité de ses problèmes urbains. La ville accuse un certain retard sur le plan des améliorations à apporter à la qualité de vie de ses habitants qui demeure précaire, même pendant les années vingt.

Les travaux de chômage des années trente, tant les bâtiments construits que les travaux d'amélioration du réseau des rues, s'inscrivent logiquement dans la foulée du mouvement amorcé au cours de la décennie précédente. Regroupés sous les objectifs communs d'améliorer et de moderniser les services ainsi que de contrôler les conditions d'hygiène, les travaux de chômage confirment les initiatives de la ville au chapitre des améliorations civiques. En effet, la construction de bâtiments municipaux tels que des casernes de pompiers, des vespasiennes, des piscines intérieures, des marchés publics et des chalets de parcs répondent aux besoins d'une grande ville comme Montréal. Ayant déjà remédié aux carences de services de base tels que l'approvisionnement en eau, la ville poursuit ses travaux d'améliorations dans le but de desservir sa population avec des services plus sophistiqués et plus modernes, dignes des grandes métropoles.

Jetons maintenant un regard sur l'architecture de ces nouvelles constructions municipales. Le monde municipal en général n'est certes pas reconnu pour ses pratiques innovatrices en matière d'architecture et à ce titre, Montréal ne déroge pas à la règle. Dans le passé, l'architecture classique a largement caractérisé les bâtiments municipaux. Nonobstant cette réputation de conservatisme, l'architecture municipale des années trente diffère de celle des décennies antérieures par l'utilisation d'un nouveau langage architectural, prémonitoire des changements qui s'opèrent alors au sein de la société montréalaise. Montréal, ville s'acheminant à un rythme accéléré depuis près de trois décennies vers une modernité comparable à celle des grandes villes américaines et européennes, ressent le besoin d'exprimer son identité par le biais de son architecture. À cette volonté correspond l'utilisation des formes préconisées par une nouvelle tendance en architecture introduite en Amérique du Nord à partir de la fin des années vingt et qui prolifère au cours des années trente : il s'agit de l'Art Déco.

L'Art Déco, ce mouvement qui se manifeste non seulement en architecture mais aussi dans tous les domaines de l'art, de la joaillerie au mobilier, voit le jour en Europe au cours des années vingt et prend son envol définitif dans le cadre de l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels de Paris de 1925. Par la multitude de

4 Le *City Beautiful Movement* correspond à une première pratique américaine de planification développée principalement à la suite de l'Exposition Universelle de Chicago de 1893 et qui se traduit par une volonté d'embellissement de la ville par l'aménagement entre autres de grands boulevards en perspective.

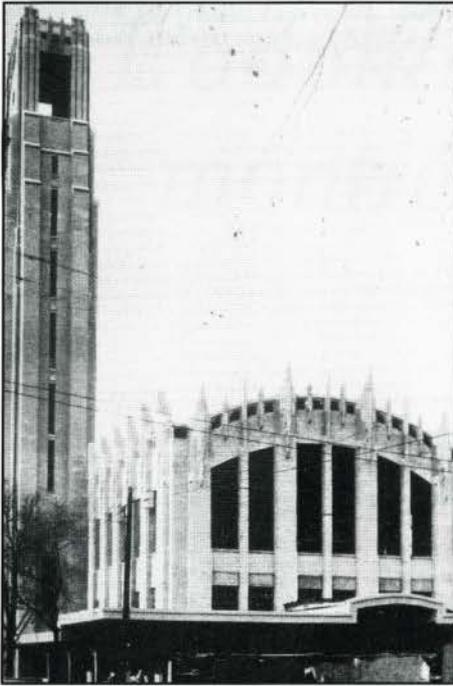


Figure 3 (au-dessus). Marché Atwater, Montréal, Paul M. Lemieux et Ludger Lemieux, architectes, 1931. (Cliché de 1931, Archives, Ville de Montréal)



Figure 4 (à droite, en haut). Bain Hogan, Montréal, David Jerome Spence, architecte, 1930. (C. Déom, 1996)



Figure 5 (à droite, en dessous). Clinique Siegler, Montréal, Harold Lea Fetherstonhaugh, architecte, 1932. (C. Déom, 1996)

ses médiums ce mouvement traverse rapidement l'Atlantique pour atteindre l'Amérique, particulièrement la ville de New-York, dès la fin des années vingt.

Devant des changements mondiaux d'ordre économique et social qui s'opèrent à un rythme fulgurant, les formes architecturales empruntées au passé satisfont de moins en moins les architectes en quête d'une identité spécifique à leur époque :

All at once, Neoclassical entablatures, columns, flying buttresses, ogives, architraves, gargoyles and all the standard Beaux-Arts motifs were *passé*, stylistic remnants of bygone architectural eras⁵.

La métamorphose des éléments ornementaux des bâtiments et l'agencement de leurs matériaux tels que mis de l'avant par le mouvement Art Déco, annoncent de façon subtile une première modernité architecturale. Subtile, en effet, puisque les architectes Art Déco ne préconisent pas une rupture brutale avec la tradition en architecture, contrairement à d'autres de leurs contemporains, tels que Le Corbusier et Ludwig Mies van der Rohe. La manifestation de l'Art Déco en architecture est un mouvement qui se veut une approche mitoyenne aux problèmes qui se posent au sein de la pratique architecturale de l'époque. Coincés entre une tradition historisante et un nouveau mouvement moderne radical qui nie son passé, l'Art Déco apparaît aux architectes comme une occasion de rompre avec le passé et de s'en distinguer, tout en demeurant à l'intérieur de certains paramètres respectés par la profession. Car les bâtiments

5 Duncan Alastair, *The American Art Deco*, Londres, Thames and Hudson, 1986, p. 147.

signés de la main d'architectes d'inspiration Art Déco n'innovent ni sur le plan de la forme du bâtiment, ni sur celui du plan au sol, ceux-ci demeurent liés à la tradition classique dominante. D'autre part, l'agencement symétrique des éléments décoratifs ainsi que la division tripartite des façades font continuellement référence à la tradition classique. Ces façons de faire indiquent l'attachement profond du mouvement Art Déco au passé.

À Montréal, comme partout ailleurs au Canada, l'Art Déco jouit d'une énorme popularité. Ce n'est toutefois qu'à la fin des années vingt que l'on assiste à la construction des premiers édifices Art Déco à Montréal. Issus principalement des milieux privés, des immeubles tels que l'édifice Aldred (architectes Barott & Blackader) (**figure 1**), le Tramways Building (Ross & Macdonald) ainsi que le restaurant du magasin Eaton (Jacques Carlu) (**figure 2**), tous construits entre 1928 et 1931, reflètent parfaitement l'appropriation des principes de l'Art Déco par le milieu architectural montréalais⁶.

Parmi les réalisations municipales des années trente figurent un grand nombre de bâtiments dont l'architecture est aussi teintée des influences Art Déco. Tout comme la plupart des grandes villes en Amérique du Nord, Montréal considère comme adéquate l'utilisation du style Art Déco pour les nouveaux bâtiments qu'elle construit. Adéquate, en effet, puisque la tendance incarne à la fois les valeurs traditionnelles au passé auxquelles on associait les formes classiques, tout en aspirant à ce qu'il y a de meilleur au sein d'une société qui souscrit au progrès et à la modernité. Cet heureux compromis explique la popularité de l'Art Déco, particulièrement au sein des milieux publics. La ville de Montréal n'est toutefois pas la seule à faire ainsi : l'influence de l'Art Déco s'étend à l'échelle du continent au cours de la récession économique par l'entremise des travaux de chômage, si bien qu'aux États-Unis, le mouvement se mérite le surnom de « WPA Style » :

In the United States it is sometimes called the "WPA Style" because it was used in many buildings constructed by the Works Progress Administration, a federal public agency established under the New Deal⁷.

Parmi les soixante-et-onze bâtiments municipaux construits entre 1928 et 1939, une trentaine témoigne d'une certaine influence Art Déco. Certains témoignent de cette inspiration plus clairement que d'autres : on pense entre autres au marché Atwater (**figure 3**) et la caserne de pompiers n° 23 tous deux de l'architecte Ludger Lemieux (1931); au chalet du Square Gallery (1932) et au bain Hogan (1930) (**figure 4**) de David Jerome Spence ainsi qu'à la clinique Siegler de Harold Lea Fetherstonhaugh (1932) (**figure 5**), tous quatre caractérisés par une ornementation réduite ainsi que par les lignes verticales des façades qui contribuent à accentuer la poussée vers le haut des édifices. D'autres, moins spectaculaires méritent néanmoins que l'on s'y attarde et ce, en vertu de l'effort qu'ils manifestent de rompre avec la tradition en architecture. Dans cette catégorie s'inscrit par exemple le marché Saint-Jacques de Zotique Trudel et Joseph Albert Karch (1931) (**figure 6**), la caserne n° 31 d'Émile Daoust (1931) (**figure 7**) ainsi que le marché Saint-Laurent de Siméon Brais (1932) (**figure 8**).

Le regard contemporain jeté sur la manifestation de la modernité par le biais du mouvement Art Déco nous a révélé le conservatisme de cette nouvelle tendance dans l'histoire de l'architecture. Ce traditionalisme s'avère justement une des causes de la popularité du mouvement au Canada, et particulièrement au sein des milieux publics :

As architectural historian Janet Wright has noted, "the new federal architecture of the mid and late 1930s was not the revolutionary modernism of the International Style, but represented a reinterpretation of established building types in the light of current values of modernism and nationalism"⁸.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette réticence face à l'innovation. Un manque de compréhension des architectes en général, et des architectes municipaux en particulier, des changements qui s'opèrent au sein de leur profession en est une cause probable. D'autre part, en raison de la conjoncture économique qui sévit au cours de la décennie des années trente, il n'est pas invraisemblable que des motifs économiques soit aussi à l'origine de l'adoption de la tendance Art Déco :

The principal features of Modern Classicism are the continuing use of a decorative vocabulary derived from classical antiquity [...] and the frequent reduction of form to its bare essentials — a reduction that was in part driven by cost-cutting measures of the Depression years⁹.

6 À ce sujet, il faut lire Nicole Gilbert, *Présence de l'Art Déco dans l'architecture montréalaise*, mémoire de maîtrise, l'Université du Québec à Montréal, 1988.

7 Kalman, p. 757.

8 *Ibid.*, p. 760.

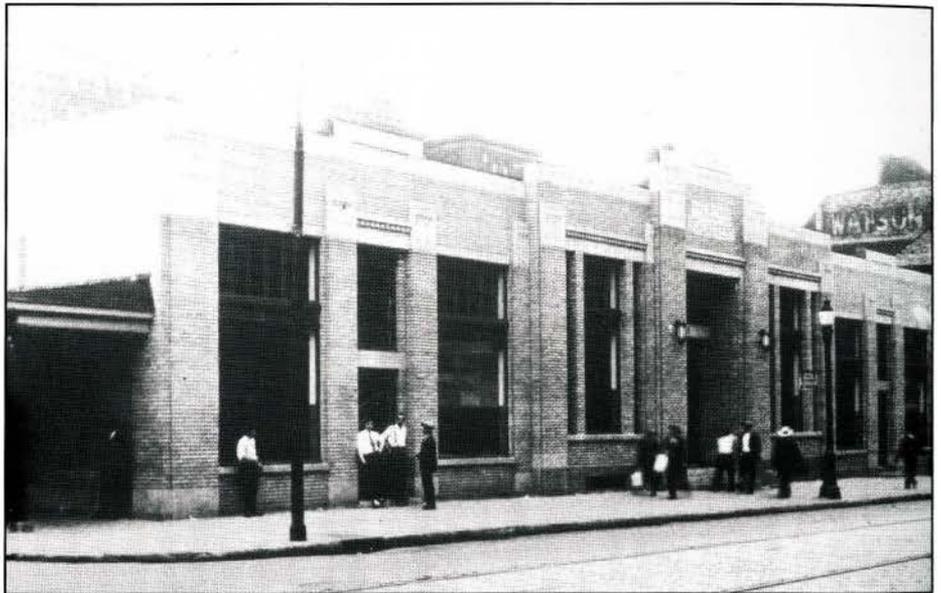
9 *Ibid.*, p. 757.



Figure 6 (au-dessus). Plans du Marché Saint-Jacques, Montréal, Zotique Trudel et Joseph Albert Karch, architectes, 1931. (Archives, Ville de Montréal)

Figure 7 (à droite, en haut). Caserne n° 31, Montréal, Émile Daoust, architecte, 1931. (C. Déom, 1996)

Figure 8 (à droite, en dessous). Marché Saint-Laurent, Siméon Brais, architecte, 1932. (Cliché de 1932, Archives, Ville de Montréal)



QUE CERTAINS DES EFFETS RENDUS SOIENT PLUS ÉLOQUENTS QUE D'AUTRES, il n'en demeure pas moins que l'influence du mouvement Art Déco s'est fait valoir de façon définitive dans le milieu architectural municipal montréalais au cours des années trente. Si les formes de ces bâtiments nous paraissent à première vue décevantes, le contexte qui les a vus naître nous révèle toutefois le souci des intervenants de l'époque de faire de Montréal une ville de son temps. Consciente de son rôle économique de premier ordre au sein du Dominion, Montréal aspire à statut reconnu de métropole moderne. En ce sens, les travaux de chômage tant par leur utilité que par leur architecture, servent la ville en faisant foi de sa modernité sur le plan des services et des infrastructures à l'exemple des plus grandes villes américaines.

L'impact social phénoménal des années trente est souvent passé sous silence. Malgré le fait que la Crise enterre à tout jamais les rêves de prospérité et de bonheur éternels entretenus pendant les années vingt, les réalisations de cette décennie ont joué un rôle déterminant dans le cheminement de Montréal afin d'accéder à un statut reconnu de ville moderne.

Claudine Déom est candidate au programme de doctorat en Histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches concernent l'urbanisme et l'architecture municipale au Québec.